



Alexander Ph. Wulz© (libre de droit)

Pour cette nouvelle création *Régi*, Boris Charmatz danse et chorégraphie un trio dont l'énergie du mouvement serait celle de l'apaisement, un trio illuminé par la présence de Raimund Hoghe. A découvrir !

A l'origine de cette création, c'est d'abord la rencontre avec Raimund Hoghe ?

Oui, évidemment. J'étais en Autriche pour la fin de Bocal, le projet avec les étudiants, j'ai vu une de ses pièces Histoires de danse et j'ai vraiment eu un flash. Il est intervenu dans la dernière leçon de Bocal, et ce fut un moment très fort. C'est à Vienne dans une nuit, que j'ai écrit une sorte de duo/exercice pour nous deux, en me disant qu'on ferait la première dès le lendemain. Ça ne s'est pas fait, on a fini Bocal et puis je suis parti. On s'est revus plus tard et on a décidé de repartir calmement, un petit peu à partir de ce que j'avais écrit et où l'exercice était de toucher toutes les parties du corps de l'un avec toutes les parties du corps de l'autre. On a produit un spectacle, mais très lentement, au lieu de le faire en 2 heures, on l'a laissé mûrir.

Qu'est-ce qui vous a touché chez lui ?

Je pourrais dire que je ne sais pas. J'avais vu des spectacles, on avait discuté ensemble, on s'aimait bien, c'était juste le bon moment. Il y a aussi le fait que le projet Bocal était extrêmement discursif avec polémiques, disputes, confrontations et j'ai entrevu avec Raimund, un espace non polémique qui reposerait plus sur la délicatesse des relations, quelque chose de très reposé, d'ailleurs c'est la pièce où je dépense le moins d'énergie. C'est en plus quelqu'un qui ne parle pas beaucoup, tout cela me changeait.

Le spectacle, vous l'avez construit avec lui ?

Ça s'est fait par petits bouts, moi de mon côté et puis ensemble. Le départ, c'était à Vienne, puis j'ai très vite imaginé un spectacle qui ne soit pas un duo mais un trio avec Julia Cima et j'ai eu l'idée de faire une chorégraphie pour corps inertes, c'est-à-dire de faire fabriquer des machines très simples qui pourraient déplacer nos corps et organiser les relations du trio. Les jeux de mouvements sont aussi très simples, soulever, baisser, retourner, enlever. En fait, ce sont les machines qui prennent en charge la chorégraphie. C'est une partie seulement, il y a des choses que Raimund et moi faisons sans elles.

Quel est l'enjeu de ce travail ?

J'avais envie de chorégrapier pour Raimund, mais je me suis dit que cela valait le coup d'inventer un dispositif original de création de mouvements. Par-dessus tout, c'est un spectacle où l'on est régi par la présence de Raimund Hoghe, dans le sens où j'avais l'impression que, quelle que soit la chorégraphie imaginée pour lui, ce qui comptait c'était sa présence. Il a accepté aussi que quelqu'un d'autre organise sa propre représentation et celle de son corps. Il a accepté d'être dans un espace mental, scénographique, sonore très différent du sien et je crois que le jeu, c'est ce déplacement-là. La pièce est très paisible, il n'y a quasiment qu'un mouvement à la fois, c'est lent et très lisible. Mais du coup, on a travaillé très concrètement sur le fait de savoir quel geste faire, par quel mouvement on allait commencer et comment les corps allaient se toucher.

Dans ce spectacle, vous revenez à un rapport frontal scène/salle dont vos travaux vous avaient éloigné, qu'est ce que cela implique au niveau de la danse ?

Cela faisait longtemps que je n'avais pas fait de pièce dans des conditions normales d'un spectacle qui se déroule à 20h, face à un public bien assis. Cela ramène à l'idée de grande simplicité où tout le monde est face au même plateau. En faisant un geste à la fois, je ne peux pas jouer sur le brouillage, les torsions, la complexité visuelle etc... C'est le travail de Raimund qui m'a donné envie de faire ça. C'est une pièce où l'on pose des choses, où l'on n'est pas dans le divergeant, le complexe, l'hétérogène mais dans le simple, là où tout le monde voit la même chose, on prend le temps de faire ce que l'on doit faire et du coup pour moi, c'est vraiment un spectacle.

Les Subsistances, du 15 au 18 février, Tel 04 78 30 37 24

Martine Pullara